

En ce temps-là,
Jésus disait aux grands prêtres et aux anciens du
peuple :

« Quel est votre avis ?

Un homme avait deux fils.

Il vint trouver le premier et lui dit :

'Mon enfant, va travailler aujourd'hui à la vigne.'

Celui-ci répondit : 'Je ne veux pas.'

Mais ensuite, s'étant repenti, il y alla.

Puis le père alla trouver le second et lui parla de la
même manière.

Celui-ci répondit : 'Oui, Seigneur !'

et il n'y alla pas.

Lequel des deux a fait la volonté du père ? »

Ils lui répondent :

« Le premier. »

Jésus leur dit :

« Amen, je vous le déclare :

les publicains et les prostituées

vous précèdent dans le royaume de Dieu.

Car Jean le Baptiste est venu à vous sur le chemin
de la justice,

et vous n'avez pas cru à sa parole ;

mais les publicains et les prostituées y ont cru.

Tandis que vous, après avoir vu cela,

vous ne vous êtes même pas repentis plus tard

pour croire à sa parole. »

« Mon enfant, va travailler aujourd'hui à la vigne. » « Non, je ne veux pas. »

La semaine dernière, nous avons une rencontre entre prêtres et l'un d'eux affirmait avec véhémence : « Désormais, je refuse catégoriquement de baptiser un enfant qui a entre deux et trois ans. » Devant notre étonnement, il précisa : **« C'est l'âge du non et je ne supporte pas de voir un enfant que je vais baptiser hurler non, non, non et ajouter en plus parfois pas beau le monsieur ».**

« L'âge du non », vous connaissez ... Cela commence effectivement vers 18 mois et cela peut parfois se poursuivre bien au-delà de quatre-vingts ans. L'âge du non, c'est la possibilité pour le jeune enfant de s'affirmer. De former son caractère. Les psychologues repèrent bien qu'il est nécessaire de dire " non ! " d'abord pour mieux pouvoir dire " oui ! " ensuite. C'est une période qui n'est pas très facile pour les parents parce que cet esprit de contradiction peut toucher des choses essentielles. Les premiers « non » lâchés par bébé seront suivis par la suite de beaucoup d'autres pendant l'adolescence.

Un père, dans la parabole de ce dimanche, avait deux fils. Visiblement, ce ne sont plus des bébés de 18 mois. Maître d'une vigne, nous le voyons demander successivement à ses deux fils d'aller apporter leur contribution à l'exploitation familiale. Les réponses de ces deux jeunes-gens sont bien différentes...

Le premier est visiblement rebelle et doit avoir un caractère bien trempé. Sa réponse « je ne veux pas » claque durement à la figure de son père et semble sans appel. Nous remarquons du reste que sa liberté de décision lui est entièrement reconnue. Le texte ne fait aucune allusion à un discours moralisateur de la part de son père : « Ton attitude me déçoit fortement, après tout ce que nous avons fait pour toi, ta pauvre mère et moi... » Point de menace non plus... : « Fort bien, je suppose que tu renonces également à ton argent de poche, dis bonjour à l'autonomie, mon grand, car tu n'imagines tout de même pas que je vais nourrir un fainéant. » Non, rien de

tout cela n'est évoqué. Seule est affirmée cette liberté souveraine laissée à la personne par un père qui représente Dieu. Un père qui l'avait simplement et gentiment sollicité en l'appelant « mon enfant », un terme qui montre sa tendresse et rappelle que la vigne lui appartient aussi et qu'il n'est pas un employé contractuel.

Le second fils est apparemment beaucoup plus arrangeant et ne formule aucune objection, bien au contraire. Son « oui Seigneur » sonne de belle manière. Il semble stylé, déférent, poli et serviable. Aujourd'hui, avec un grand sourire charmeur : « pas de souci, papa, j'y vais tout de suite, je speed. » Le genre d'élève que l'on rêve d'avoir quand on est professeur, toujours prêt à vous effacer le tableau à la fin de la classe et qui, à la sonnerie de fin de cours, a la gentillesse de paraître désolé et de s'écrier « déjà ». Ce deuxième fils apparaît donc bien agréablement le contraire de son frère rebelle et ombrageux.

Je pense que Jésus aurait dû arrêter son histoire ici. De manière rassurante. Il y a le méchant et le gentil, le parasite et le serviable. Comme toujours. Les premiers seront toujours les premiers et les derniers toujours les derniers. On les met dans des tiroirs et, comme on dit, les tiroirs c'est commode. Mais voilà qu'une fois de plus, Jésus, vous allez venir brouiller notre logique si tranquille et bien-pensante...

Le premier fils « *connaît le repentir* », nous dit le texte. Il est capable de relire sa propre histoire, de réinterpréter sa manière d'agir. Il oriente sa liberté de dire « oui » ou « non » à l'aide d'une boussole intérieure qui lui fait percevoir un chemin meilleur que celui qu'il avait d'abord choisi. Et il prend finalement la décision de répondre à la demande de son père. Une décision libre. Une réponse « en actes », pas en jolies paroles. Il va travailler à la vigne toute la journée, modifiant visiblement ses projets. Nous pensons donc qu'il va rejoindre son si gentil frère qui, lui, on s'en rappelle, avait spontanément proposé d'aller travailler. Eh bien non, justement. Son jeune frère, par contre, celui qui avait dit un « oui » si éclatant, brillera par son absence dans cette vigne où tous deux auraient dû œuvrer.

Attardons-nous encore un peu à la réponse de ce premier fils. Est-elle la simple prise de conscience du devoir ? Semblable à la situation d'un adolescent à qui sa mère excédée répéterait chaque jour : « Tu nous exaspères, ton père et moi : range ta chambre et va chez le coiffeur. Tu es

hirsute et tu ressembles de plus en plus à un homme des cavernes qui sort de sa grotte. Et n'en profite pas pour me dire que Jésus avait les cheveux longs... ». La satisfaction parentale serait alors de le voir arriver un matin le cheveu court et propre et de constater que sa chambre ressemble maintenant à une pièce de l'appartement témoin d'un programme immobilier.

Je propose de voir les choses à un autre niveau. Ce jeune a compris, en réfléchissant, qu'il ne s'agissait pas de *faire* mais *d'aimer parce qu'il était aimé*. Dans tout l'Évangile, Jésus passe son temps à nous expliquer cela, de toutes les manières possibles. Le bien n'est pas quelque chose à faire comme un devoir ennuyeux mais une réponse. Si je suis aimé par un Dieu bienveillant qui me propose un chemin de liberté et d'accomplissement, un Dieu qui me dit « mon enfant », je suis invité à aimer à mon tour. Voilà ce qu'il faut faire découvrir aux enfants et aux adolescents, c'est cela qu'il faut expérimenter jour après jour comme adulte.

Savez-vous que les hôpitaux de Londres, au XIX^e siècle – et c'est dommage peut-être que les exigences technologiques n'aient pas rendu les choses encore possible – on s'était aperçu que dans le service des enfants malades, les guérisons étaient supérieures de 50% lorsque c'était les parents qui prodiguaient les soins aux petits malades. S'entendre dire « *Tu es mon enfant et je t'aime... Tu es si important pour moi.* », cela produit tant de choses...

Aller travailler à la vigne apparaissait sans doute dans un premier temps à ce fils aîné comme un devoir moral et une corvée austère. Il n'était pas motivé ou bien s'inspirait de ce proverbe que l'on dit oriental : « *Si un matin en te levant l'envie te prend de travailler, recouche-toi, cela passera.* » Le devoir moral, s'il n'est relié à rien, apparaît parfois aussi ennuyeux qu'une journée pluvieuse un jour de panne internet. Mais la pensée de son père le met finalement en route. Oui, il est aimé, son père a entretenu une vigne qui sera aussi sienne, son travail sera une réponse pour tout ce qu'il a reçu.

Alors, peut-être bien qu'à la lecture de cette petite parabole, il nous faut bien demeurer surpris. Oui, à demeurer étonnés par tous ceux qui ressemblent tellement au « fils aîné » de cette histoire, ceux qui disent « non », ceux qui se disent si éloignés de toute pratique religieuse, de toute affirmation de la foi, mais qui agissent pourtant avec générosité, comme le propose la Bonne Nouvelle. Ceux-là ne prononcent aucun credo et ils

expriment même parfois avec une agressivité de surface un athéisme très contemporain. Mais combien sont-ils, malgré ce « non », à se retrouver fraternels et généreux dans tous ces engagements qui tissent la trame associative solidaire de notre pays. Et puis, finalement, et c'est rassurant, on peut dire non avec les mots d'abord et faire aussi demi-tour pour redire un beau oui en actes.

Un chrétien fervent récitait un jour le chapelet au volant de sa voiture, vers 15h30, à l'heure où RCF diffuse chaque jour la prière du chapelet en direct de Lourdes. Les essuie-glaces fonctionnaient à plein régime, des trombes d'eau inondaient la chaussée. Fugitivement, notre automobiliste aperçoit deux silhouettes qui font de la main, le geste traditionnel de l'autostoppeur. Un garçon et une fille, des jeunes, avec sac à dos. Un instant, l'idée le traverse de les prendre mais sa raison se rebelle. Il faudra sortir du véhicule pour ouvrir le coffre et déposer leurs sacs à dos dégoulinants, une histoire à se faire tremper en un instant. Et puis, ils doivent être trempés, ils vont inonder les sièges, la moquette et nous savons tous combien il est difficile de faire sécher un intérieur de voiture. Ils n'ont qu'à utiliser les sites de covoiturage. Non, c'est non. Notre automobiliste reprend donc sa récitation du chapelet un instant interrompu. Mais, curieusement, il tombe en panne de prière. Pas en panne d'autoradio, en panne de prière. A Lourdes, le prêtre et la foule continuent à réciter des « Je vous salue Marie », leurs voix lui parvient mais le texte lui paraît creux, vide, impossible de s'y associer. Et puis revient la pensée de ces deux là-bas, trempés. Au rond-point suivant, il fait demi-tour. La pluie ne faiblit pas. Ils sont là toujours, personne ne les a pris, bien sûr. Nouveau demi-tour des portes, un coffre qui s'ouvre. Des sourires, un merci rapide. Ils sont encore plus trempés qu'il ne le craignait et lui aussi maintenant. Quelques kilomètres plus loin le garçon se tourne vers lui et demande :

« On a eu le temps d'observer toutes les voitures qui passaient devant nous. Je vous ai vu passer une première fois. Vous avez fait demi-tour, puis-je vous demander pourquoi ? » Un peu embarrassé, notre homme finit par expliquer qu'il est croyant et qu'il ne pouvait pas continuer à prier dans sa voiture en les ayant laissés sous la pluie au bord de la route. Le garçon hoche la tête et commente simplement ***« je ne savais pas que la religion, c'était ça ».***